III.—LE ROMAN MILITAIRE EN FRANCE DE 1870 À 1914

Lorsque la guerre éclata, la France, militairement parlant, n'était pas prête. Malgré l'arrêt momentané des armées allemandes en Belgique, l'ennemi put arriver jusqu' aux portes de Paris.

D'autre part, moralement parlant, la France était prête en août 1914; absolument prête. Le monde entier, y compris l'Allemagne, a rendu hommage à l'esprit de calme et de résolution qui l'a animée dès les premiers jours des hostilités.

Depuis vingt ans les signes avant-coureurs se multipliaient; mais la France avait voulu espérer qu'une guerre n'éclaterait plus; et prêtant à d'autres ses sentiments humains et généreux, elle hésitait toujours à pousser aux armements. Toutefois, au fond de sa conscience une voix parlait: nous n'avons pas de garanties suffisantes vraiment de la part de nos voisins pour nous reposer entièrement sur la foi au triomphe des idées de paix; il faut veiller en tous cas dans nos cœurs. Et à mesure qu'on approchait de l'heure fatale, cette préparation morale à une grande épreuve apparaissait plus manifeste.

La littérature—fidèle miroir des préoccupations des peuples si on l'interprète avec prudence—reflète d'une manière singulièrement intéressante les phases de ce travail intérieur.

I

Pour bien en entendre la nature et la profondeur, il faut rappeler l'état des esprits qui prévalut aux années suivant immédiatement la guerre de 1870-71.

Ce fut une période de grande dépression morale, et que

caractérise fort bien le vers du poète Paul Bourget, jeune alors:

Je pense qu'aucun but ne vaut aucun effort.

Quand on souffre, on perd facilement le sens des réalités. On devient injuste. La France cherchait une excuse, ou au moins une cause, à la défaite. Napoléon III et ses conseillers étaient en exil, ou du moins écartés du pouvoir. On s'en prit à l'armée—qui était toujours là. Elle n'avait pas empêché la catastrophe; elle dut en endosser la responsabilité. La littérature, en se faisant l'écho de ces récriminations, confondit malheureusement dans une même malédiction, le militarisme, l'organisation militaire de la France, et le soldat. L'école naturaliste—et pessimiste—qui régnait alors, ajouta encore ses couleurs sombres à ces thèmes désespérants.

Un recueil de nouvelles, *Les Soirées de Médan* (1880), par Zola et un groupe de disciples, restera probablement l'exemple par excellence de ce genre de littérature. Tout ce qui est généreux et beau dans le soldat est ignoré; il n'est qu'un être aux sentiments égoïstes, qui marche parcequ'il doit marcher, lâche au fond, sensuel, grossier, mesquin.

Les histoires de guerre de Maupassant (qui avait servi en 1870-71) ne sont pas d'une beaucoup plus haute envolée. Elles sont moins pénibles un peu, car il n'est pas si complètement cynique; il décrit même avec sympathie les horreurs de la guerre,—sans compter qu'il donne assez constamment le rôle odieux aux ennemis de la France. Ces histoires furent écrites entre 1880 et 1886, et dispersées dans ses divers recueils de nouvelles. Il avait en 1893 écrit quelques chapitres d'un grand roman de guerre, *L'Angelus* (qu'il déclara à plusieurs reprises devoir être un jour sa meilleure œuvre), lorsque sa mort tragique vint tout interrompre.

Pierre Loti, lui-même officier de marine, ne trouva pour ses frères d'armes que des termes de mépris. Dans son *Roman d'un Spahi* (1881), par exemple, il ne nous fait guère voir dans les soldats des colonies que des hommes " s'enivrant, faisant tapage, se faisant rapporter la tête fendue, donnant la nuit des coups de sabre aux passants, usant de toutes les prostitutions."

Ces grands noms prouvent assez que ces dispositions hostiles pour l'armée étaient bien partagées par les classes intellectuellement supérieures, et non pas le fait seulement de quelques écrivains de second ordre. Citons encore en passant, comme ayant eu leur heure de célébrité, Bonnetain, *Autour de la Caserne* (1885), Abel Hermant, *Le Cavalier Miserey* (1887)—passable parmi tant de volumes déprimants; puis tels romans où on a passé de l'attaque de l'armée, à ce qui est bien pire, le mépris: la série du *Colonel Ramollot* (1883 et ss.) par Charles Leroy; *Le 40ème d'artillerie,* par Oscar Méténier. Et certains recueils de contes d'Alphonse Allais, *Le parapluie de l'escouade, Le colonel Lekelpudubec,* etc., qui sont d'après 1890, ceux de Courteline même, comme *Les gaîtés de l'escadron* (1886), *Le train de 8h., 47* (1891) etc.; ceux encore de Pierre Mille, *Barnavaud* (1908, 1912), montrent la persistance de cette déplorable ironie.

Toute cette littérature aboutit, peut-on dire, et se résume en deux œuvres célèbres: le fameux *Sous-Offs* de Lucien Descaves, un " roman militaire " (1890) ; et *Les opinions de Jerôme Coignard,* d'Anatole France, un roman philosophique (1893), dont trois chapitres (x, xi, xii) sont consacrés à la guerre.

Le premier valut à son auteur d'être poursuivi et provoqua à la cour de retentissants débats. La page de dédicace porte ces mots: "A tous ceux dont la patrie prend le sang non pour le verser, mais pour le soumettre dans

l'obscure paix des chais militaires aux tares du mouillage et de la sophistication, je dédie ces études de laboratoire." Puis Descaves passe à ses attaques contre les "casernes-bagnes," les "brutes galonnées," et le "joujou patriotique." On s'imagine assez la nature et les couleurs des épisodes "militaires" qui remplissent ce volume. En citerons-nous une page ayant pour but d'expliquer comment tout est disposé en sorte d'abrutir sûrement à la fois le corps et l'esprit?

Deux prostitutions se partageaient le soldat, régulièrement, sans relâche. La maison se couchait quand s'éveillait le quartier: l'alternance des services était combinée à souhait pour l'hygiène et la récréation des serviteurs de l'irréfragable patrie. Une édilité complaisante avait même encouragé le voisinage des deux collèges, les jugeant incomplets l'un sans l'autre, les rapprochant, rêvant une contiguité d'édifices plus parfaite, comme si l'annexe et le corps principal n'étaient pas suffisamment reliés par un pont de corvées communes, de végétation fraternelle, d'imbécillité harmonique. Le même clairon chantait pour tous; seulement l'extinction des feux signifiait au 44, réveil; et la diane y marquait le crépuscule du trimage.

On ne sort de la caserne que disqualifié pour la vie. Descaves avait été finalement acquitté par le jury, et le livre fut mis en vente en 1892.

Dans le second—le roman philosophique d'Anatole France, on lit des phrases comme celles-ci:

Le métier de soldat "m'a toujours inspiré du dégoût et de l'effroi par le caractère de servitude, de fausse gloire et de cruauté qui y sont attachés, et qui se trouvent les plus contraires à mon naturel pacifique. . . . Et je ne vous cache pas, mon cher fils, que le service militaire me paraît la plus effroyable peste des nations civilisées" . . . .

Les motifs de guerre sont de "prendre ou conserver une proie, ou défendre le nid ou la tanière, ou jouir d'une compagne," et "nous avons seulement réussi à colorer ces raisons basses par les idées d'honneur que nous y répandons sans trop d'exactitude."

La guerre est "un mal héréditaire, un retour lascif à la vie sauvage, une puérile criminalité. . . . Il m'est douloureux de penser que nous ne verrons pas la fin de ces carnages concertés."

On sait l'autorité prodigieuse d'Anatole France à cette époque sur le public littéraire de son pays.

II

Nous n'avons pas à discuter ici la valeur de ces opinions sur l'organisation militaire de la France d'une part, sur la guerre en général d'autre part. Mais nous devons en apprécier au moins l'effet moral sur une nation qui les adopterait.

Supposé qu'elles fussent justes, ces opinions, était-il opportun de les annoncer et de les dénoncer ainsi *urbi et orbi?* Si quelque puissance voisine avait des visées hostiles vis à vis de la France, n'était-ce pas l'inviter à profiter, soit du mauvais état de l'armée, soit de cet idéal d'humanité qui suggérait à la France de se laisser manger plutôt que consentir à la chose déshonorante entre toutes pour des civilisés, à la guerre avec sa sauvagerie et ses horreurs? Il pouvait être généreux de ne pas haïr les hommes des autres nations, mais fallait-il vraiment être généreux jusqu'au suicide national? Et même si l'on n'allait pas jusqu'à des conclusions si folles, qu'arriverait-il si l'on avait tant prêché le mépris de l'armée? en cas de réel danger que deviendrait une nation qui n'aurait pas confiance en ses soldats? et si les soldats eux-mêmes ne croyaient plus en leur drapeau?

Et justement la France venait d'échapper à l'affreux péril du Boulangisme. Un brillant officier s'était coupablement prêté à des rêves d'empire, et en faisant vibrer la corde patriotique au cœur des masses populaires, avait manqué déchaîner contre l'Allemagne formidablement préparée, une guerre—la soi-disant revanche—qui aurait été ruineuse. Heureusement Boulanger était tombé, et un

autre Sedan avait été évité.[1] On ne pouvait point laisser mourir ainsi la France, et les écrivains qui répandaient ces idées démoralisantes sans les combattre ne se rendaient-ils pas de ce fait complices des ennemis de leur patrie? D'ailleurs si l'armée était en aussi piteux état qu'on le disait, avait-on fait quoi que ce soit pour l'encourager à se réformer? Au contraire, en la couvrant d'injures et de mépris, on avait justement incité en quelque sorte le Boulangisme à s'en emparer pour la faire servir à des rêves fous; en se détournant d'elle avec mépris, on la livrait aux mains des premiers venus.

Un des premiers qui se rendit compte de la responsabilité morale des écrivains et qui essaya de réagir, ce fut Emile Zola, dans *La Débâcle* (1892)—lui précisément qui y avait paru si indifférent jusque là, lui l'auteur de *La Terre* et de *Nana*. Il alla droit au cœur de la question: On avait déclaré l'armée responsable de la catastrophe de 1870, et on l'avait méprisée pour cela; or, était-elle coupable? Par un récit vibrant de sympathie pour les pauvres soldats conduits à la boucherie par des chefs incapables, Zola répond: Non, l'armée n'est pas coupable; elle est victime. Et puis, c'est la seconde idée de son livre: lui

[1] On peut juger sans doute le Boulangisme d'une autre point de vue; ainsi celui de M. Barrès: "Le Boulangisme, c'est une construction spontanée que la malveillance d'un parti a jeté bas, tandisque les échaffaudages empêchaient encore d'apercevoir l'idée d'ensemble. . . . On doit voir le Boulangisme comme une étape dans la série des efforts qu'une nation, dénaturée par les intrigues de l'étranger, tente pour retrouver sa véritable direction" (*Appel au Soldat*, p. ix). Qu'on n'ait pas le droit de réduire le Boulangisme tout entier à une affaire d'ambition personnelle ou politique est certain, puisque le plus fanatique du parti était Déroulède dont personne ne s'est jamais avisé de mettre en doute le patriotisme le plus désintéressé. Mais justement cette générosité aveugle est plus dangereuse même que les ambitions sans scrupules; elle entraine les masses des simplement bons.

qui avait osé défendre l'armée, il osa encore ajouter, à une époque où tout paraissait sombre: Tout n'est pas perdu; la question est de savoir si nous voulons nous relever. Et il écrit cette magnifique dernière page de la *Débâcle,* si discrète à la fois, et d'un si généreux et vigoureux optimisme. Il a décrit les horreurs de la Commune: c'est le soir, au soleil couchant; Jean vient de fermer les yeux à son compagnon d'épreuve au cours des affreuses semaines, et il réfléchit:

C'était bien pourtant la fin de tout, un acharnement du destin, un amas de désastres tels que jamais nation n'en avait subi d'aussi grands: les continuelles défaites, les provinces perdues, les milliards à payer, la plus effroyable des guerres civiles noyée dans le sang, les décombres et des morts à pleins quartiers; plus d'honneur, plus d'argent, tout un monde à reconstruire! Lui-même y laissait son cœur déchiré, son heureuse vie de demain emportée dans l'orage. Et pourtant, par delà la fournaise hurlante encore, la vivace espérance renaissante, au fond du grand ciel calme, d'une limpidité souveraine. C'était le rajeunissement certain de l'éternelle humanité, le renouveau promis à qui espère et travaille, l'arbre qui jette une nouvelle tige puissante, quand on en a coupé la branche pourrie, dont la sève empoisonnée jaunissait les feuilles.

Dans un sanglot, Jean répéta: Adieu!

Henriette ne releva pas la tête, la face cachée entre ses deux mains jointes: Adieu!

Le champ ravagé était en friche, la maison brûlée était par terre; et Jean, le plus humble et le plus douloureux, s'en alla, marchant à l'avenir, à la grande et rude besogne de toute une France à refaire.

III

La Débâcle ne fut pas comprise; car Zola était en avance de plusieurs années sur la France. Par la simple force de l'habitude, beaucoup y avaient cherché—et trouvé—une attaque contre l'armée encore alors que c'était le contraire. Et on ignora le bel appel final.

Il fallait une autre crise que le Boulangisme pour secouer les derniers vestiges de l'état d'âme de la défaite, et

convertir, et ramener le peuple à la foi aux destinées de la France.

Ce fut " l'affaire Dreyfus." Le capitaine Dreyfus avait été condamné pour affaire d'espionnage en décembre 1894. La découverte du " bordereau Estherhazy," qui semblait l'innocenter, eut lieu en mai 1896. "L'affaire" allait durer des mois, et des années—puisque ce n'est que le 12 juillet 1906 que l'innocence fut légalement reconnue—mais cette fois l'effet fut prompt. Dès 1897 des signes précis annonçaient le commencement d'une ère nouvelle.

En 1897 le vicomte Bernier de Montmorand inaugure la série de ses articles de la *Revue Bleue* sur " La Société française contemporaine," Demolins fait paraître son appel à l'esprit d'entreprise et d'énergie de la France, *A quoi tient la Supériorité des Anglo-Saxons?,* Zola signe sa *Lettre à la Jeunesse,* qui fut entendue au moins d'une minorité honorable, témoin le livre d'Henry Bérenger, quelques mois après, *La Conscience nationale.*

En 1897 Rostand lance son prestigieux *Cyrano de Bergerac,* représentant de la bravoure française, gracieuse et irrésistible et qui remue jusqu'au fond l'âme nationale.

En 1897 Maurice Barrès conçoit l'idée de la série de volumes dont on connaît la destinée, et portant le titre caractéristique *Le Roman de l'Energie nationale. Les Déracinés* seront pour 1898.

Et en 1897 encore sort de presse le premier volume de *l'Epoque,* l'œuvre magistrale des deux frères Margueritte, les fils du général Margueritte, le héros de Froeschwiler. La première partie, celle de 1897, *Le Désastre,* est comme un pendant à *La Débâcle.* Même inspiration: le soldat de 1870, dans des circonstances désastreuses, a été héroïque, le digne successeur des soldats de la Grande Armée; il a été malheureux, et cela, loin de l'abaisser, l'élève au contraire; un peuple qui a produit des hommes

comme ceux de 1870 n'a pas à s'inquiéter de l'avenir; il ne peut mourir. La dernière page des Margueritte est un écho remarquable de la dernière page de Zola. C'est après Sedan; de la portière d'un train, trois officiers français voient 53 aigles de leur armée confisquées après la reddition et que les Allemands avaient plantées en terre comme pour narguer les vaincus:

> Laune avalait ses larmes. Floppe grinça:—Ils sont plus forts que nous. Cette cruauté de mise en scène, ce raffinement d'injure. . . .
>
> Dubreuil releva la tête.
>
> Ces drapeaux, l'ennemi les avait-il conquis dans la bataille? Non! . . . Bazaine, pour les livrer, avait dû faire assaut de ruse. Et ceux qui avaient échappé, lacérés, brûlés, narguaient de leur absence l'humiliation des survivants! . . . Cette rangée d'aigles n'était que du matériel aveugle, insensible. . . Qu'importait aux vaincus? . . . On pouvait de ces lambeaux profanés souffleter les généraux de l'exil; on pouvait, sur les routes boueuses, semer nos soldats jusqu'au fond de l'Allemagne. Tous les Français qui étaient là avaient le droit de contempler face à face, haut les yeux, ces signes éclatants de l'impérissable honneur national. Qu'importaient l'écroulement de l'empire, ces revers de Sedan, Metz, l'inconnu, les malheurs à venir! Un espoir redressait chacun: la fortune changerait, les pires catastrophes ont un lendemain! La vision affreuse disparut. . . . Sur cette nuit d'abîme se lèverait l'aube réparatrice. Si atroce qu'elle fût, la guerre avait dans bien des âmes réveillé l'énergie dormante. Elle avait enseigné l'endurance, la solidarité, l'héroïsme. Elle avait tué des hommes, elle en avait crée d'autres. L'exemple des morts fortifiait les vivants.
>
> Dans ce creuset effroyable où le désastre avait entassé, avec les trophées de l'Empire, armes, sang, boue, les fortunes ruinées, les illusions détruites, tout le désespoir d'un peuple—l'avenir bouillonnait comme un métal en fusion. Une France nouvelle en jaillirait.

Cinq ans s'étaient écoulés depuis que Zola avait signé *La Débâcle.* On comprit *Le Désastre.*

IV

Maintenant le mouvement était lancé—et il continua, assez régulièrement, mais sans impétuosité d'abord.

En 1899 c'est Paul Adam qui, abandonnant le réalisme gras de *Chair molle,* et les quintessences perverses de *Thé chez Miranda,* ressuscitait l'épopée napoléonienne, dans une grande fresque dont *La Force* forma le premier panneau.

L'année suivante Rostand donnait *L'Aiglon.*

En 1900 nous avons encore le deuxième volume de la tétralogie des frères Margueritte, *Les Tronçons du glaive,* et le deuxième volume de la trilogie de Barrès, *L'Appel au soldat,* cette si pénétrante interprétation du Boulangisme comme un tâtonnement de l'esprit national cherchant à se ressaisir au milieu des égarements politiques de la troisième République.

En 1901, troisième partie d'*Une Epoque, Les Braves Gens.*

En 1902 le *Roman de l'énergie nationale* est clos par *Leurs figures.* Et comme contraste aux mesquineries de la politique parlementaire à la fin du XIXe siècle dévoilées sans pitié par Barrès, Paul Adam donne coup sur coup trois volumes sur la triomphante épopée du commencement du siècle, *Enfant d'Austerlitz* (1902), *La Revue* et *Le soleil de Juillet* (1903).

En 1904 les frères Margueritte, à leur tour terminent leur grand œuvre avec *La Commune.*

Nous ne saurions clore cette énumération sans rappeler ici le nom de Péguy. Personne n'ignore plus la grande influence des *Cahiers de la Quinzaine* sur la génération actuelle. Ils furent fondés en 1900. C'est en 1905 que fut publié le fameux numéro intitulé *Notre Patrie*—en réponse au manifeste internationaliste du " traître " G. Hervé, *Leur Patrie.*

V

Si du reste les ouvrages d'un caractère spécifiquement militaire et patriotique furent espacés, un puissant mouvement intérieur se produisait et qui graduellement et parfois par détour, préparait la grande moisson.

Dès 1880 un homme d'une rare énergie avait consacré le meilleur de ses forces au développement colonial de la France, c'était Jules Ferry. Il rencontra des obstacles énormes, des oppositions en France même; il fut même victime d'une tentative d'assassinat; mais il assura le triomphe de la cause qui lui était chère. En 1893, un an après sa mort, la France décidait d'avoir dorénavant un ministère spécial des colonies.

La France devint la seconde puissance coloniale du monde. Ferry avait créé ce qu'on a si bien appelé " La Plus Grande France," et dont le général Lyautey a pu dire: " L'Afrique du Nord est pour notre race ce que le Far-West a été pour l'Amérique, le champ par excellence de l'énergie, du rajeunissement, et de la fécondité." [2]

Hugues LeRoux fut un des premiers à comprendre la valeur morale, aussi bien que politique de cette " Plus Grande France "; et il publia en 1879—cette même année 1897 où Demolins publiait *A quoi tient la supériorité des Anglo-Saxons?*—son livre *Nos fils, Que feront-ils?* Réponse: Ils ne craindront pas de quitter la vieille France où les occasions de mettre en valeur l'esprit d'initiative,

[2] En 1870 le domaine colonial de la France, outre l'Algérie, comptait un certain nombre d'îles, quelques Etablissements, quelques Comptoirs, en tout une superficie d'un million de kilomètres carrés, et une population d'environ cinq millions. Au mois d'août 1914, les colonies françaises couvraient une superficie de 8,401,000 kilomètres carrés, avec 50 millions d'habitants (*Revue des Colonies et des questions coloniales* 1914, 3me trimestre).

l'intelligence, sont limitées par l'encombrement des professions, et ils iront déployer leurs énergies aux colonies. Il avait lui-même goûté de la vie de colon (voir *Comment je devins colon*) ; son attention depuis fut dirigée ailleurs; en 1905 cependant il publiait encore un roman *Prisonniers Marocains.*

Peu à peu le marché des livres fut inondé de littérature coloniale. Mais, malheureuse fragilité des choses, ces succès coloniaux furent la cause première de la tempête qui vient de s'abattre sur l'Europe. L'Allemagne s'inquiéta. Elle ne pouvait accepter l'idée que cette France qu'elle avait diminuée sur la carte de l'Europe retrouvât sur la carte du monde de si brillantes compensations. Il lui plut de manifester sa jalousie. Et elle le fit en s'engageant dans les chemins tortueux d'une politique de mesquines provocations. Mais déjà en 1897—toujours cette année 1897—elle avait eu la surprise de l'alliance Franco-Russe, qui existait depuis 1891, et qui fut alors proclamée; en 1904 l'Entente Cordiale avec l'Angleterre n'était pas faite pour calmer ses mécontentements. Il est inutile de rappeler ici les complications qui aboutirent à la Conférence d'Algéciras en 1906, et au coup d'Agadir en 1911.

Ce qui nous intéresse ici c'est que la littérature coloniale sous l'effet de ces événements changea complètement de nature. Elle avait d'abord surtout mis en relief le colon dans l'Afrique du nord; en quelques années le soldat et l'officier français au Maroc y eurent à peu près supplanté le colon. A côté de volumes comme Habel, *Mettons en valeur l'Afrique du nord,* Terrier et Charrière, *Pour réussir au Maroc,* Randau, *Les Algérianisés,* on avait maintenant des études politiques comme Albin, *Le coup d'Agadi,* Tardieu, *Le Mystère d'Agadir,* ou surtout militaires comme *A la conquête du Maroc,* par le capitaine Cornet, *Leçons de l'expérience sur l'emploi de la cavalerie au*

Maroc, par le colonel Riffault, ou les très répandues *Epopées Africaines* du colonel Baratier; ou encore *La ville inconnue* du romancier Paul Adam.

VI

Indirectement le soldat des colonies allait faire rentrer dans la littérature le soldat de France. Nous voulons dire le soldat de l'heure présente, non seulement le soldat du souvenir de 1870, ou le soldat de la Grande Armée—qui déjà étaient rentrés. Il avait été, ce soldat de l'heure présente, abandonné en quelque sorte depuis Descaves, France et Zola. On ne le méprisait plus et on ne le moquait plus, mais aussi on ne le célébrait pas. Il semblait même régner une certaine appréhension: un examen sérieux n'allait-il pas forcer un écrivain qui s'y hasarderait, à faire un autre *Sous-Offs?* [3] Mais la situation politique ramenait forcément l'attention vers l'armée; et les succès des officiers et soldats des colonies constituaient un sérieux encouragement; ce fut en 1909 qu'un jeune écrivain osa rouvrir devant le grand public le vif débat dont Descaves avait été le protagoniste, vingt années auparavant. Le ton si mesuré du livre fut considéré comme une garantie de sa sincérité et de sa vérité.

[3] On nous objectera sans doute, l'admirable *Pingot et moi,* d'Art Roë (pseudonyme du lieutenant Patrice Mahon) qui parut en 1893, presque en même temps que *La Débâcle,* et qui est l'ancêtre commun de tous les "carnets" d'officiers qui ont paru en si grand nombre aux années précédant immédiatement la guerre et depuis la guerre. Mais nous avons voulu limiter autant que possible cette étude aux romans—lesquels atteignent le grand public. *La Débâcle,* si elle fut mal comprise, fut lue cependant par tous; mais *Pingot* pendant de longues années n'intéressa qu'un public restreint, celui des officiers. C'est un livre qui parut avant son heure, et auquel nous sommes obligés de refuser dans cette courte revue, la place auquel son grand mérite intrinsèque lui donnerait incontestablement droit.

Le *Soldat Bernard*, de Paul Acker—qui mourut comme l'on sait à la guerre en suite d'un accident d'automobile—parut dans la *Revue Hebdomadaire*. Il ne provoqua pas de discussion bruyante, mais il agit, et de façon très saine: Le jeune intellectuel Bernard se rend à la caserne tout imbu d'idées pacifistes et humanitaires, " du rêve d'une fraternité européenne," et décidé à faire de la propagande pour " la noblesse du travail libre, la beauté de la paix, l'horreur et la duperie des triomphes militaires qui ne fondent rien de solide " ; Bernard est certain aussi que " la caserne est une école de pourriture morale et physique." Il ne manque sans doute pas de choses pour l'entretenir dans l'opinion qu'il s'était faite en fréquentant les universitaires; et il trouve d'abord tout mauvais. Cependant il est intelligent et sincère; s'il ne devient pas militariste déclaré, il est ébranlé jusqu'au fond de l'âme. Il remarque en effet que toutes les choses laides de la vie, langage grossier, brutalité, sensualité, il les a connues ailleurs qu'à la caserne: pourquoi donc en rendre l'armée responsable? Des gens que les circonstances ont élevés hiérarchiquement au-dessus des autres et qui profitent cyniquement de leur position, cela se voit partout dans la vie. Un jour Bernard a eu un mouvement de révolte ouverte contre la " honte servile de l'uniforme " ; mais l'officier, répugnant à le punir, lui parle d'homme à homme; à cette occasion le soldat Bernard, qui avait déjà compris que les choses grossières et basses ne sont pas nécessairement d'ordre militaire, comprend encore que les sentiments nobles ne sont pas *a priori* exclus de la caserne: l'officier Hébert, un homme bon, droit, humain, *est* un soldat. Et qui plus est, les hommes du peuple, ses camarades, simples soldats, cachent sous leurs rudesses et leurs gaucheries des cœurs souvent plus accessibles aux bons sentiments que par exemple ce sophiste écœurant, le prince aux manières dis-

tinguées, qui base sa conduite à la caserne sur cette morale: "Célébrer le peuple, il faut bien puisqu'on se sert de lui."

Soldat Bernard finit sur un épisode désolant. Une grève a éclaté, et Bernard et ses compagnons doivent marcher pour étouffer dans le sang de leurs frères français, cette révolte contre l'ordre public. Il y a des morts, entre autres le lieutenant Hébert devenu entre temps l'ami de Bernard. Voici l'énigmatique conclusion:

> Un soldat obscur qui dort dans l'éternel repos, et un officier dans une chambre voisine, qui finit de mourir, tous les deux tués sans gloire et par des Français, et c'est toute la douloureuse grandeur de l'armée qui éblouit Bernard, toute sa noblesse, toute sa nécessité puisqu'elle seule cultive encore ce qu'il y a de plus généreux dans l'homme, le mépris de l'intérêt privé, le mépris des injures, et le mépris de la mort, le naturel accomplissement du devoir et le don spontané de soi-même au peuple.
>
> Et lentement, durement, cruellement l'image de Pauline et l'image de Menguy [sa fiancée et son maître] s'effacent de son cœur. Il va à d'autres destinées.

Ces "destinées" sont aussi vaguement indiquées que possible; et on voit qu'en tous cas Bernard n'y va point avec trop d'enthousiasme. Acker avait-il des idées plus arrêtées et craignit-il de trahir sa propre cause en employant un langage qui paraîtrait encore par trop paradoxal en 1902? ou n'était-il pas convaincu entièrement lui-même? Que d'autres décident. Son roman est une œuvre de transition entre les romans d'un antimilitarisme féroce ou ironique que nous avons signalés, et les romans d'un militarisme enthousiaste dont nous avons encore à parler.

VII

Les événements politiques cependant continuaient à semer la jalousie et la haine, l'indignation et la révolte. Les habitants de l'Alsace-Lorraine en sentaient particulièrement les contre-coups. Les épisodes fâcheux succé-

daient aux épisodes fâcheux. En 1901 *Les Oberlé* de René Bazin avaient intéressé . . . autant que pouvait intéresser un roman alsacien à l'époque où les idées pacifistes étaient généralement en honneur, et alors que les voix de Rostand, Margueritte, Barrès, Adam, commençaient seulement à se faire entendre. Si c'était une prophétie, on ne saurait dire que le public la releva. Mais en 1905, l'année suivant la proclamation de l'Entente Cordiale, paraissait le douloureux livre de Barrès, *Au service de l'Allemagne;* en décrivant les souffrances morales d'un Lorrain, Français par toutes les fibres de son âme, et qui doit, pour ne pas déserter le patrimoine de ses pères, accepter les humiliations de la caserne allemande, il rappelle qu'une œuvre de tyrannie choquante suit son cours dans l'Europe civilisée; la France, qui s'est laissée battre en 1870, en porte la plus grande responsabilité après l'Allemagne. Et puis, en 1909, l'année du *Soldat Bernard,* parut *Colette Baudoche,* où Barrès encore ré-affirmait que le manque d'affinité mentale entre le conquérant et l'annexé était aussi irréductible qu'au premier jour. *Le drapeau de la foi,* de Paul Aderer (1909), *Les frontières du cœur,* de V. Margueritte (1912), et *La reprise,* de Lair (1913), abordent dans un esprit tout pareil des conflits de sentiments entre les droits du cœur et les droits de la patrie. Nous ne devons pas passer sous silence non plus *Juste Lobel, l'Alsacien,* d'André Lichtenberger (1911), et, à la veille de la guerre, *Les exilés,* de Paul Acker; eux ne sentent plus que de loin la nécessité de rattacher à du romanesque amoureux, la discussion si passionnante en elle-même du patriotisme alsacien-lorrain et français. Enfin les deux romans de Marcel Prévost, *Monsieur et Madame Moloch* (1906), une attaque du militarisme prussien, et *Les anges gardiens* (1912), cette révélation sensationnelle—et qu'on avait crue si exagérée—de l'espionnage allemand en France.

VIII

Ici une parenthèse.

Le théâtre est spécialement propre à sonder et à former l'opinion publique. Parmi les pièces écloses dans l'atmosphère rapidement surchauffée des dernières années, trois—comme s'il y avait eu dans l'air un pressentiment—mettent à la scène de la façon la plus poignante la question de l'espionnage: *La Flambée,* de Kistemaeker (1911), *Cœur de Française,* de Bernard et Bruant (1913), et *Servir,* de Lavedan (1913). Nous craindrions de nous laisser entraîner trop loin en les discutant. Cependant nous ne pouvons nous empêcher de citer un fragment de scène de *Servir* pour montrer combien quelques esprits en France avaient su parler, dès avant le guerre, le langage qui a paru si naturel depuis. Le colonel Eulin discute avec Madame Eulin la carrière militaire de leurs trois fils dont l'un vient de mourir aux colonies:

Eulin:—Le soldat est un homme à part, je te l'ai dit souvent. L'accident est sa chance et la catastrophe sa gloire. Tout danger qui le menace est un privilège, toute épreuve en l'atteignant le grandit. Aussi pour s'élever au niveau de ces marques d'honneur, nos sentiments à nous-mêmes doivent toujours se hausser, se grader. Puisque nous avons des fils au-dessus du commun, soyons des parents dignes d'eux.

Madame E:—Comme tu fais bon marché du sort de tes enfants.

Eulin:—Non. Mais, que veux-tu? La mort d'un des miens, quand je l'envisage, ne me fait jamais l'effet d'un malheur si j'ai la certitude qu'elle sera belle.

Madame E:—Il n'y a pas de belle mort d'enfants! surtout pour des parents.

Eulin:—De splendides! Et il en faut!

Madame E:—Pourquoi?

Eulin:—Pour empêcher les laides—ou les racheter. Sois donc plus fière et porte droit ton deuil. . . . L'important n'est pas de mourir, c'est que ce soit bien fait! . . . Si je meurs de maladie, je te permets de pleurer. Mais si c'est d'une balle au front, je te le défends.

IX

C'est le roman militaire colonial qui décidément éleva le soldat sur le pavoi.

Il devait en être ainsi. Le roman militaire *en France* ne pouvait montrer le soldat qu'à la caserne et aux manœuvres, c. à. d. quand il n'est pas réellement soldat, mais se prépare seulement à l'être; ou alors (comme dans *Soldat Bernard*) quand il sert à réprimer des troubles sociaux, c. à. d. quand il est sous son aspect le plus regrettable et quand on le fera détester plutôt qu'aimer. Seul le roman colonial pouvait le montrer comme soldat, c. à. d. combattant et glorieux. Et si on pense que les victoires sur des tribus du désert africain, ou sur les Malgaches, ou les Annamites ne sont pas des victoires qui comptent beaucoup comme actions militaires, on différera d'opinion avec ceux qui sont en mesure de parler en connaissance de cause. Il est certain en tout cas que, même si toutes les conditions requises ne sont pas présentes, là l'officier et le soldat français se formeront à l'art de la guerre mieux que dans les manœuvres les plus habilement disposées. N'est-ce pas du reste en Afrique que les Faidherbe, les Lyautey, les Galliéni, les Joffre, les Marchand, les Gouraud, les Roques ont appris à vaincre? "J'estime, a dit Galliéni, que les colonies ont été pour nous la grande école, parce qu'elles ont été l'école du commandement."

Il va de soi que ces livres ne pouvaient guère être écrits avec autorité que par des soldats. Et c'est un beau témoignage à l'intellectualité de l'officier français qu'il s'en soit trouvé tant qui aient été en même temps hommes de plume et d'épée.

Nous ne sommes pas en mesure de dire si tel est le cas de Jean Variot, l'auteur des *Hasards de la guerre* (1913), et l'un des trois écrivains que nous choisirons comme types

de trois nuances de pensée militaire—si nous pouvons ainsi nous exprimer—; mais c'est le cas très notamment pour les deux autres, le capitaine Détanger (en littérature E. Nolly), et le lieutenant Psichari.

Variot combine le roman de province annexée, et le roman militaire colonial. Andréas Hermann Ulrich, Alsacien, déprimé par son milieu où l'on ne peut se résoudre à oublier, convaincu du reste lui-même de l'inutilité de tout effort, échouant enfin à Paris, s'était résigné à l'inactivité pacifiste. Un jour cependant, en voyage d'ennui à Insprück, il découvre le livre qui, lui faisant oublier son spleen, ses velléités de suicide et de couvent, va donner une direction nouvelle à son existence. C'est le livre célèbre du général prussien Clausewitz, sur la *Théorie de la grande guerre*; la science et le génie des grands capitaines, surtout de Napoléon, analysés et expliqués à l'usage des stratégistes modernes, fascinent cet homme qui jusque là n'avait jamais soupçonné—tant les préjugés de son temps avaient pénétré tout son être—qu'on pût penser à la guerre comme à quelquechose qui n'était pas tout sombre horreur, malédiction et bassesse; ou lorsqu'il se rappelait un oncle soldat qu'il avait connu étant enfant, une bizarre folie.

Variot trahit dans son roman un état d'esprit curieux, mais qu'il explique par les circonstances de milieu et de temps où vit son héros. D'une part il essaye de nous donner l'impression d'un homme arrivé à la parfaite impassibilité d'un sophi, même vis-à-vis de sa patrie alsacienne et de la France; d'autre part, il ne semble pas vouloir tout à fait qu'on le croie. Lorsque, par désœuvrement et par dégoût dit-il, il s'est engagé dans la Légion étrangère—où il trouve la mort—il ne laisse pas de s'abandonner en contrebande à des émotions patriotiques:

Nour marchons pour la vieille France, nous qui regardons la glorie comme une dernière chimère; nous marchons pour les beaux ciels et

pour les champs à perte de vue; pour les fleuves calmes qui reflètent des châteaux à tours rondes et à toits aigus; et pour les vignes qui chauffent sur les coteaux; pour les tombeaux de marbre dans les cathédrales, où dorment les grandes gens d'autrefois; pour les airs populaires qui chantent l'âme du vieux peuple—*le Roy Loys est sur son pont*—pour toute la splendeur et l'ordre du passé; pour les héros; aussi pour les martyrs; pour tout ce qui a formé LA GRANDE NATION; nous marchons tout droit devant nous.

Et avant de mourir, il écrit à son ami: "Plusieurs disent que je n'avais pas de cœur; ne les croyez pas."

Ulrich meurt avec la conscience d'une vie manquée. Mais plus que cela, il a conscience des causes. En asservissant l'Alsace, l'Allemagne a tué ce qui donne un sens à la vie; lorsqu'un peuple est forcé de mettre ses facultés et son énergie au service d'étrangers, l'action et la lutte, bref, la vie, ne l'intéresse pas. Ulrich se mit à l'étude de Clausewitz en disant: "Cherchons toujours les raisons qui font que l'adversaire nous a vaincus"; il trouve la réponse en ceci, que "la France a été battue quand la science militaire de son plus grand général fut bien appliquée par ses ennemis." Et logiquement, il conclut: A notre tour, inspirons nous de Napoléon pour rendre à notre peuple sa liberté d'action. Il meurt en disant: "J'aurais pu réussir moi aussi. . . . Malgré tout c'est beau la guerre. . . . Mourir dans son lit, quelle bêtise!"

Lorsqu'Ulrich discute alors la guerre,—cet homme qui a tant souffert de la passivité, réaction très bien observée—il la discute essentiellement, et en oubliant en somme facilement le problème social d'Alsace-Lorraine, de ce point de vue qu'elle stimule de façon extraordinaire les énergies physiques et intellectuelles de l'homme. Ayant secoué l'envoûtement qui avait assombri sa misérable existence, et détournant d'ailleurs résolûment son attention des problèmes discutés par Descaves et Acker comme ne rentrant point dans le débat, il reprend à son compte la formule

d'Anatole France: "J'ai observé que le métier le plus naturel à l'homme est celui de soldat; c'est celui auquel il est porté le plus facilement par ses instincts et ses goûts . . . l'homme peut être défini un animal à mousquet." Seulement—et voici ce qui est bien révélateur—tandis qu'Anatole France et 1893 donnait cette formule comme infâmante, Variot, vingt ans plus tard la donne comme une formule qui honore l'homme. Quel admirable parti "l'animal à mousquet" n'a-t-il pas tiré de ses facultés, car dans quel art se montre-t-il supérieur que dans l'art militaire d'un Napoléon? "Régler les mouvements de chacun, faire que des forces se concentrent sans se heurter, tenir compte des possibilités physiques des hommes, envisager le rôle de l'adversaire: sciences mathématiques et psychologiques, la tactique et la stratégie nous apprennent la valeur de l'effort humain."

Et ailleurs: "Je ressentais chaque jour un mépris plus grand à l'égard des sophistes qui avaient trompé ma jeunesse, à l'égard des songe-creux de la pensée libre et du désordre." A ces sophistes, "l'idéal" qu'il oppose, c'est celui de l'action humaine manifestée de la façon la plus intégrale dans "des alignements impeccables, des figures géométriques formées à perte de vue par des foules d'hommes disciplinés qui s'avancent en masses compactes, s'arrêtent net sur un cri, repartent comme des forteresses mouvantes; qui, sous les shrapnels, continuent d'avancer parce que c'est l'ordre, sans souci des brêches immenses creusées dans les rangs; qui sont, pour ainsi dire, le symbole de cette force et de cette volonté que rien ne peut réduire." On pense au mot de Bossuet dans *l'Oraison funèbre du Prince de Condé:* "Ce qu'il y a de plus fatal à la vie humaine, c'est à dire l'art militaire, est en même temps ce qu'elle a de plus ingénieux et de plus habile."

X

Le point de vue d'Emile Nolly, (pseudonyme du Capitaine Détanger) est déjà sensiblement différent.

Il apprécie l'art de la guerre en soi, certainement, mais le considérer comme de l'art pour l'art, comme un sport incomparable, ne lui suffit point; il est trop humain à la fois, et trop français pour cela.

D'abord en ce qui concerne le soldat, il refuse de ne voir en lui, selon la formule imposée par la Prusse à l'Europe —et qui avait séduit Variot aussi—qu'une " chose " dans la main du chef, *perinde ac cadaver.* Le véritable soldat est un être humain, et cela dans le rang et à la corvée, non seulement au repos et en dehors du service; un être pensant, sentant et voulant non pas *par* un chef, mais *avec* lui. Il n'y a aucune incompatibilité avec la discipline de lui abandonner quelque initiative; de fait, il est évident qu'un être comprenant le but d'une manœuvre pourra contribuer à sa réussite mieux que celui qui est obligé d'éxécuter des mouvements n'ayant aucune espèce de sens pour lui. La France est admirablement favorisée sur ce point, car ses hommes remplissent toutes les conditions du soldat non-automate. Quand il est traité de la bonne manière, il est l'instrument de guerre le plus remarquable:

J'ai noté ceci: ce qu'il faut à nos hommes pour déployer dans toute leur ampleur leurs facultés de dévouement, c'est une part d'initiative et de responsabilité. Ils détestent qu'on les mène par la lisière et qu'on ait l'air de les traiter en tout petits garçons, qu'on leur trace avec force détails et recommendations leur tâche. S'il leur semble n'être que des manœuvres, ils travaillent en rechignant et sans goût. Mais qu'on affecte de confier à leur adresse et à leur tact le soin d'accomplir quelque œuvre délicate, les voici tressaillant d'aise et d'orgueil, et qui, loin de bouder à la besogne, y mordent à pleines dents et à plein cœur. En somme que vaut cet instrument de guerre, en soi-même et par comparaison avec les instruments qui lui seraient

opposés? . . . En mon âme et conscience, je dis de lui, d'accord avec les gens de bonne foi qui l'ont jugé froidement: *Il est incomparable*. Il ne saurait être question en pareille matière de fanfaronnade, d'outrance et de *bluff* inspirés par un faux esprit de patriotisme et par un chauvinisme inopportun. Je dis ce qui est parce que cela est ainsi et pas autrement. . . . A ceux qui ne savent pas ce que vaut l'épée de la France parce qu'ils ne l'ont jamais vue frapper de la pointe et du tranchant, à ceux qui doutent, nous disons, nous qui avons *vu*, nous qui sommes *sûrs:* Ayez confiance. L'arme que vous nous avez remise, nous l'avons éprouvée; nous nous portons garants de sa précellence. Un jour elle fera merveille, pour que demeure éternelle, la patrie du beau et du bien. . . . Haut les cœurs!

Ce passage est emprunté aux *Gens de guerre du Maroc* (1913), un volume d'esquisses de la vie coloniale, et le plus connu des livres de l'auteur. Nolly avait écrit deux romans *Hien le Maboul,* et *La barque annamite* avant de mettre sa plume au service de la même cause que son épée. Et quand on ne sait pas, on est surpris d'apprendre que l'auteur de ces volumes tout imprégnés de bonté, d'indulgence, soit un soldat, un représentant de la froide discipline et de la consigne inflexible. Mais dans les œuvres militaires cette note persiste, et justement il est très beau de voir cette pitié pour les déshérités de la fortune, les humbles, ceux que la vie a forcés à tromper et voler pour qu'ils puissent continuer leur triste existence, reportée sur le soldat quand celui-ci est écrasé de fatigue, quand il meurt de soif sous le soleil brûlant du désert, quand d'une façon ou d'une autre, résultat de la générale faiblesse humaine, il forfait à la discipline, et—quand il soupire là-bas en Afrique pour la douce France lointaine. Et ceci nous amène à notre second point.

Nolly ne se contente pas d'un soldat admirable comme instrument intelligent de guerre; il réclame pour lui le droit d'avoir des émotions qui donnent un sens à son activité de soldat. Nolly méprise les désabusés, ou les découragés, ou ceux qui prétendent l'être. Et avant tout il

croit aux destinées de son pays, et veut que le sentiment patriotique anime le soldat. Son amour pour la France est exprimé de façon très émouvante dans *Gens de Guerre du Maroc;* et il l'est en rapport spécialement avec les événements politiques d'Europe dans le roman publié tôt après, *Le chemin de la victoire.* C'est l'histoire d'un officier qui prend à la légère d'abord sa profession de soldat, mais que les conseils d'un ami et les expériences de sa carrière élèvent peu à peu à une grande hauteur morale. On a reproché à Nolly de s'être trop abandonné dans ce volume à la " prédication " du patriotisme. Soit! Tenons-nous en à l'intention. Du reste, la France pour lui n'est pas tout à fait une patrie comme les autres; tirant l'épée aux colonies pour assurer la propagation de la civilisation, elle doit s'armer en Europe pour assurer la paix parmi les nations qui jouissent dores et déjà des fruits de la civilisation. En passant devant la statue de la République, à Paris, Chambert dit à Jarrier:

" Regarde l'olivier de paix que brandit notre France. Pour qu'elle reste telle éternellement, pour qu'elle ne cesse jamais de présenter son emblème fraternel, il faut que nous la fassions puissante et intangible. Il faut que nous, nos fils, nous soyons sans cesse préoccupés de la sauver des Barbares,[4] il faut que nous soyons les vainqueurs de demain." Nolly a été un de ceux qui ont prévu: " Vois-tu, dit encore Chambert, je suis allé en Allemagne. J'ai vu les Allemands se préparer en silence, et la guerre s'armer, s'exercer; j'ai lu tous les articles des journalistes gallophobes qui dénoncent notre faiblesse et notre impéritie, et convainquent la nation allemande de la nécessité de nous écraser. Alors, je voudrais que notre pays aperçoive le danger, et qu'il s'arme lui aussi. Je voudrais que chacun travaille à faire notre France plus forte, s'instruise pour mettre de notre côté toutes les chances de succès. . . . . Ah! si tels pacifistes que je connais pouvaient vivre seulement trois mois parmi les bourgeois et les artisans prussiens! "

---

[4] Le mot de " barbare," avant la guerre est intéressant. On le retrouve chez Paul Acker, dans les *Exilés,* parlant aussi des Allemands.

Le capitaine Détanger (né à Lyon, 1881) avait servi comme officier au Tonkin, à Madagascar, et surtout au Maroc. Il avait été rappelé à Paris en 1914. Lorsque la guerre éclata, il partit immédiatement, fut blessé le 10 août légèrement, guérit, fut blessé de nouveau le 31, mortellement, et mourut le 3 septembre.[5]

XI

Si Variot s'exalte à la pensée de la profession de soldat parce qu'elle met en œuvre les facultés les plus puissantes et les plus géniales de l'homme; et si E. Nolly s'enthousiasme pour la mission du soldat *de France*—création de la Plus Grande France au dehors, et sauvegarde d'une civilisation humanitaire en Europe—Ernest Psichari, lui, va plus loin encore et écrit un roman *L'Appel des armes* (1913) dont la thèse tient en ces quatre mots: " La guerre est divine."

Il est le plus jeune de ces écrivains officiers (né en 1884); et il n'est pas arrivé graduellement à ses idées (comme Nolly); il a donc exprimé avec une ardeur de néophyte sa dévotion pour la carrière des armes. Il a d'ailleurs profité d'une circonstance accidentelle; Psichari est le petit-fils de Renan, et la curiosité de voir ce descendant du grand désabusé et du grand sceptique défendre avec fanatisme la foi patriotique se fondant dans une ardente foi religieuse, a fortement souligné le succès de *L'Appel des armes.*

Le roman comme intrigue est banal; et la critique a

[5] La *Revue de Paris* a publié aux premiers mois de 1915 un roman posthume de Nolly, *Le Conquérant, journal d'un indésirable au Maroc.* On y retrouve la croyance de l'auteur que la vie de soldat dans les colonies, et la légion étrangère, sont de merveilleuses écoles d'énergie, réussissant à refaire une existence là où tous les autres moyens humains ont échoué.

été assez d'accord pour le déclarer inférieur en valeur littéraire à celui de Variot, et à ceux surtout de Nolly. D'autre part, il se trouvait que l'esprit du livre correspondait exactement aux dispositions et aux désirs de la France au moment où il parut c. à. d. presque à la veille de la guerre, et cette circonstance a fait reculer à l'arrière-plan toute autre considération chez ce public qui décerne le succès.

Maurice Vincent grandit en province en subissant deux influences en sens contraire: d'une part, son père, maître d'école, tout entier acquis aux idées de pacifisme, et plein de discours; d'autre part, le capitaine Nangès, ayant suivi aveuglément *l'appel des armes,* ne parlant guère, mais agissant de façon éloquente. L'enfant est fasciné, et dès qu'il le peut, il s'engage, puis après quelques mois, part, secouant famille, amour et tout, pour faire campagne en Afrique.

Le ton vraiment mystique qui règne tout au travers de ces pages est extraordinaire et par moments déconcertant. Maurice met une ferveur religieuse à s'acquitter de son service et des plus infimes corvées; ses pensées, ses sentiments, ses actions sont d'un homme qui se prépare à une mission sacrée, comme le chevalier du moyen-âge se préparant à défendre la veuve et l'orphelin contre les entreprises de ceux qui sont forts sans bonté. On remarquera aussi que, tandis que Nolly relevait avec tant d'insistance le rôle du soldat *français,* Psichari lui, semble presque oublier l'idée de nationalité ou, disons plutôt, cherchait à la dépasser. Comme Roland et les preux de Charlemagne, Nangès et Maurice mettent leur épée moins au service d'une patrie que de la chrétienté. Sans doute, dans un chapitre important, où le capitaine Nangès a dans le désert d'Afrique un long entretien avec le lieutenant Timoléon d'Arc, (l'ami d'Alfred de Vigny dans la *Veillée de*

Vincennes) qui lui apparaît un soir de bataille; Psichari fait une allusion directe à l'Alsace-Lorraine, mais c'est plutôt à titre de symbole d'une cause de justice divine qui a été violée. " Vous avez dans le cœur une haine, et c'est ce qui nous manquait "; pour Psichari, tuer l'ennemi, c'est tuer l'ennemi de la justice divine, et par conséquent c'est une bonne action. Si on se met dans l'état d'esprit du livre, on comprendra la prière extraordinaire à première lecture de Maurice Vincent dans l'église de Cherbourg; c'est bien la page qui résume le mieux et entièrement cette jeune mystique guerrière:

Ô mon dieu, donnez-moi le courage et la vaillance, et donnez-moi la grâce et l'élégance aisée de mon capitaine lorsqu'il paraît à cheval dans la cour de notre quartier. Donnez-moi la vigueur du corps et la patience de l'âme, faites que je trouve beau ce qui paraît mesquin aux autres hommes, et faites que j'aie la foi des soldats, Dieu des armées! Ah! si vraiment vous êtes là, dans cette ostie, daignez voir que je ne suis pas mauvais et que, moi aussi, je suis digne de mourir pour une idée. Envoyez-moi dans les pays lointains des infidèles, sur les champs de bataille ensoleillés, et donnez-moi la bravoure tranquille des vieux soldats. Faites que je sois fort et que je tue beaucoup d'ennemis. . . . Si vous le voulez, Seigneur Dieu, donnez-moi la grâce de mourir dans une grande victoire, et faites que je voie alors au ciel votre splendeur.

Nous parlions tout à l'heure des preux du moyen-âge: cette prière ne rappelle-t-elle pas le discours de l'Archevêque Turpin, à Roncevaux, quand il se trouvait avec les pairs de France devant les mêmes infidèles dont parle ici Psichari:

L'archevêque Turpin pique son cheval et monte sur une colline. Puis s'adresse aux Français et leur fait ce sermon: Seigneurs barons, Charles nous a laissés ici. C'est notre roi; notre devoir est de mourir pour lui. Chrétienté est en péril, maintenez-la. Il est certain que vous aurez bataille, car sous vos yeux voici les Sarrasins. Or donc battez votre coulpe et demandez à Dieu merci. Pour guérir vos âmes je vais vous absoudre. Si vous mourez, vous serez tous martyrs. Dans le grand paradis vos places sont toutes prêtes. Pour votre pénitence, vous tuerez les païens!

Est-ce bien là le même peuple français qui, vingt ans auparavant, s'assimilait Descaves, Hermant et A. France, et qui maintenant non seulement accepte, mais acclame Psichari ? La formule la *guerre est divine* marque bien le point extrême de l'oscillation du pendule qui était parti de la formule *La guerre est un retour lascif à la vie sauvage.*

La fin de ce roman, si plein de jeune enthousiasme pour une cause divine est déconcertante. Vincent n'est pas tué dans une grande victoire; il est blessé dans une poursuite de bandits au désert; et le voilà mutilé pour la vie. Il rentre à Paris, refuse l'amour de celle qui aurait été heureuse de se dévouer pour lui, et végète en rond de cuir dans quelque bureau de ministère. L'explication de cette conclusion inattendue n'est pas peut-être si difficile. L'origine en est probablement dans l'abîme que Vincent croit voir entre ses rêves de soldat, et un état d'esprit en France qui ne permettait aucune perspective de réalisation. On semblait autour de lui se détourner des grandes causes sacrées, inspiratrices de vertus profondes et guerrières; on préférait à des luttes héroïques, une paix ratifiant de flagrantes injustices: " l'irrémédiable déclin de l'idée de revanche " avait dit Anatole France. Oui, répond Psichari; et le *vrai* soldat ne va en Afrique que pour chercher *l'illusion* d'une noble lutte: " vous connaissez, vous autres (soldats) des grandeurs nouvelles. . . Depuis quarante ans que vous avez goûté l'affreux poison de la défaite, quoique vous fassiez, il reste au fond de vous-mêmes la rage impuissante, l'amère tristesse—soif inassouvie." Mais " vous vous trompez vous-mêmes en venant ici (au désert); vous cherchez ici une saveur qui vous trompe." Alore que reste-t-il à celui qui est bien conscient de l'état des choses ? rien qu'à se résigner à cette vie de honteux philistinisme.[6]

[6] Nous passons ici sur les discussions auxquelles ont donné lieu les

Nolly avait été plus perspicace que Psichari. Celui-ci n'avait pensé qu'à la France pacifiste; celui-là avait vu que l'Allemagne agressive forcerait les vengeurs de la justice à se lever. Et en effet la politique tortueuse et brutale des conseillers du Kaiser allait réveiller même les plus assoupis.

Animé de sentiments comme ceux que trahit son livre, on devine avec quelle ardeur sacrée Psichari répondit lui-même à l'appel des armes, tout comme Nolly, lorsque retentit le grand cri au mois d'août 1914! Il appartenait bien par l'esprit à cette phalange d'officiers qui avaient voulu entrer dans la fournaise de la bataille en tenue de gala:

Ils mettaient leurs gants blancs devant la canonnade
Et ils tendaient leurs mains de fiancés joyeux.
A la vierge d'airain qui leur broyait les yeux,
Jusqu'à ce que le jour sombrât sous leurs paupières.

Il tomba le 22 août, quelques jours avant Nolly, en défendant sa batterie. Et il fut chanté par Rostand:

Ta France a du sang grec, ton nom contient une aile!
Petit-fils de Renan tué sur un canon,
Psyché, qui reconnaît son aile dans ton nom,
Pose en pleurant sa lampe au sommet de la stèle!

Mais, poète par qui la Prière immortelle
Revint de l'Acropole au Calvaire breton,
Toi que jusqu'à Pascal reconduisit Platon,
L'Ombre de ton aïeul, comment t'acueille-t-elle?

---

opinions religieuses de Psichari, et qui ont été suggérées en partie en rapport avec le pessimisme de la fin de son livre. Les uns ont annoncé que, abandonnant la vie militaire pour la vie mystique, Psichari se préparait à entrer au couvent; d'autres au contraire que de l'exaltation sacrée de *l'appel aux armes* il était retombé dans un état de doute et revenait à grands pas vers l'intellectualisme bafoué d'abord par lui. Le roman posthume, *La Veillée du Centurion*—ne nous paraît pas aussi décisif qu'à quelques uns pour établir la première théorie.

Ah! le vieil Enchanteur, sur sa tombe d'Armor,
Aime, jeune guerrier, que ton austère mort
Agite le rameau qui des roses délivre!

Tous ces faux héritiers dont il a dû souffrir
Ne murmureront plus qu'il souriait pour vivre
Quand son vrai descendant a souri pour mourir!

ALBERT SCHINZ.